

LA CINQUIÈME  
RÈGLE



Karine Verny

# La Cinquième Règle

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*Pour Shana.  
Pour Moon.  
Pour Harlem.*

*Vous serez pour toujours  
mes plus belles histoires.*



*“call me  
bitch.*

*call me  
villain.*

*call me  
she-wolf.*

*call me  
bad omen.*

*call me  
your worst nightmare*

*wearing a  
red-lipped smile.*

*– even better, call me by my name.”*

*– Amanda Lovelace*





## 1.

Il était près de deux heures du matin et je me lavais les mains dans la salle de bain d'une chambre d'hôtel. Rien ne s'était passé comme prévu ; le savon sentait trop fort, je n'arrivais pas à enlever les dernières traces de sang sous mes ongles et, pour ajouter à mon agacement, toutes les serviettes blanches étaient souillées de taches écarlates à force d'éponger le flot continu qui s'écoulait de mon arcade sourcilière.

Bien sûr, j'aurais été obligée d'emporter le linge de toilette avec moi en partant même s'il avait été noir à l'origine ; la couleur n'était vraiment pas le problème. L'employé qui avait fait ce choix n'avait pas prévu qu'un assassin aurait besoin de venir travailler dans son hôtel, personne ne pouvait lui en vouloir. Non, pour être honnête, ce qui m'ennuyait était que je n'avais pas pris un sac assez grand pour voler toutes les serviettes discrètement. Et des serviettes blanches tachées de sang qui dépassaient d'un petit sac, c'était tout sauf discret. J'avais horreur que les choses ne se passent pas comme prévu.

Je me frottai les mains énergiquement jusqu'à ce que ma peau rougisse, puis nettoyai les traces sur mon visage. Quand je fus plus ou moins satisfaite, je sortis de la petite pièce pour contempler le carnage qui s'offrait à mes yeux blasés, et soupirai. Du sang frais maculait grossièrement la moquette et les draps de satin blanc étaient entièrement imbibés. Le rouge trop vif faisait paraître le blanc des murs presque agressif. Le sang est toujours beaucoup plus rouge qu'on ne le pense.

Une grimace involontaire se dessina sur mon visage lorsque mon regard se posa sur la seconde raison de ma mauvaise humeur. C'était la deuxième fois en l'espace de six mois que j'exécutais un contrat si salement et je détestais ça ; non seulement je savais d'expérience com-

bien il était difficile de faire disparaître des taches de sang, mais cela signifiait également que je devais être encore plus vigilante à ne laisser aucune marque de mon existence. Et donc voler toutes les serviettes sans exception. Je poussai à nouveau un profond soupir et maudis intérieurement le politique véreux qui avait eu la bonne idée de se débattre. Certaines personnes étaient juste incapables de mourir sans en faire tout un plat.

Par sécurité, j'avais pris l'habitude de toujours tirer deux fois. Laisser une cible pour morte puis se rendre compte, parfois des jours plus tard, qu'elle était devenue la seule personne au monde capable de vous identifier n'était jamais une nouvelle très plaisante. Même les tueurs à gages ont leurs histoires d'horreur.

L'homme répugnant qui baignait en ce moment dans sa propre hémoglobine m'avait obligée à utiliser deux balles supplémentaires. Il avait mis tant de mauvaise volonté à mourir que, lasse d'attendre, j'avais décidé de l'achever à l'aide de mes précieux poignards. Encore une autre chose que je détestais : salir leur lame si joliment ciselée. J'adorais mes poignards et les considérais presque comme des œuvres d'art, aussi, je ne les utilisais qu'en dernier recours, dans l'éventualité où une personne mal intentionnée arriverait à me séparer de mon pistolet. J'avais rarement besoin de les sortir de leurs fourreaux.

Or, ce soir, mes deux premières balles n'avaient pas atteint leur cible parce que monsieur M. s'était mis à courir aussitôt que j'étais sortie de la salle de bain, dans laquelle je m'étais enfermée quelques secondes en prétextant le besoin de me rafraîchir. J'avais sous-estimé son intelligence mais, à ma décharge, l'air de débilité profonde qui marquait son visage aurait induit en erreur n'importe qui. Quoi qu'il en soit, monsieur M. avait moins souffert de ces deux tirs manqués que mon égo.

Alors qu'il avait le dos tourné vers moi pour s'enfuir, il m'aurait été impossible de le rater à nouveau. Avant qu'il n'atteigne la porte, j'avais tiré deux nouveaux coups qui l'avaient touché en plein cœur. Puis, l'attente avait commencé. Pendant les quelques secondes qu'il avait mis pour tomber à genoux, puis sur le ventre, il s'était débrouillé pour cracher ce qui m'avait semblé être des litres de sang. C'était en partie pour ça que la jolie moquette lin qui recouvrait le sol de la chambre était complètement foutue.

Au bout de dix secondes, j'avais été positivement épuisée d'attendre qu'il se décide à cesser de respirer. Je n'avais pas envie de gâcher une autre balle et, quoi que l'on en dise, cinq coups pour tuer quelqu'un de sang-froid étaient au moins trois de trop. Autant écrire « amateur » en majuscules sur le mur. Même si l'on prétendait tous être au-dessus de ça, l'opinion des inspecteurs comptait toujours un peu pour nous autres, psychopathes à louer.

J'avais donc mis de côté mon pistolet et son silencieux, sorti mon poignard du fourreau fixé sur le haut de ma cuisse droite, puis, je m'étais penchée au-dessus de sa tête, l'avais attrapé par les cheveux et lui avais tranché la gorge d'un geste précis. J'aurais aimé qu'il ait le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait, qu'il ait le temps de me regarder dans les yeux, comme il l'avait fait tant de fois avec les femmes qu'il violentait sans vergogne ; j'aurais aimé voir son expression quand il n'y aurait lu aucune peur. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme je l'aurais souhaité.

Adossée au mur, j'eus un petit rictus en pensant aux quelques flics qui allaient rendre leur petit déjeuner en étudiant la scène de crime. La majorité des policiers ne voyaient pas ce genre de boucherie aussi souvent qu'on le pensait, heureusement pour eux.

Je pris avec précaution le combiné posé sur la table de nuit de ma main gauche et composai le numéro de l'accueil.

— Service d'étage, bonsoir.

Il me fallut quelques secondes pour reconnaître la voix aimable mais contenue de la jeune femme blonde qui se trouvait à l'entrée lorsque j'étais arrivée. Elle n'avait pas l'air d'être à sa place derrière ce comptoir, mais cela ne paraissait pas l'empêcher de sourire. J'étais presque admirative.

— Bonsoir. Est-ce qu'il serait possible de m'apporter d'autres serviettes, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr. Quel numéro de chambre ?

— 603.

— Je vous les fais monter tout de suite, mademoiselle.

— Madame, rectifiai-je avant de raccrocher.

Mon propre automatisme me fit rouler des yeux ; je m'entêtais à corriger les gens, alors que personne d'autre ne semblait s'en soucier.

L'idée même que mon statut dans la société dépende de mon appartenance à un homme était révoltante. Sans compter que j'avais passé des années à me battre pour me faire une place parmi les hommes de ma profession, je n'allais pas me laisser infantiliser sans rien dire. Puisque je ne pouvais décemment pas tuer tous les gens qui ne me prenaient pas au sérieux parce que j'étais une femme, je corrigeais systématiquement leurs habitudes rétrogrades. Je n'avais pas besoin d'un homme pour exister.

Si j'avais mis à contribution mes études de psychologie, j'aurais sans doute pu voir une peur pathologique de l'engagement dans mon attitude face à l'idée même d'une relation. J'étais engagée envers moi-même et c'était suffisant. Avec mon métier, il pourrait difficilement en être autrement. Être appelée « mademoiselle » me ramenait toujours à l'urgence et la pression de la société pour que je saute enfin le pas. Il aurait fallu au moins trente ans de plus pour me convaincre que le mariage était une bonne idée ; il y avait assez peu de chances que je survive trente années de plus.

J'avais bien envisagé cette possibilité, quelques années auparavant. J'avais même rencontré certains assassins à qui la vie maritale ne posait aucun problème, mais au bout de six années de célibat, je me connaissais assez bien pour savoir que je ne pourrais jamais vraiment me réhabituer à la vie à deux. Vivre avec quelqu'un, toujours dans mon appartement, toujours à mon esprit, était un concept inimaginable aujourd'hui. Je pouvais supporter de vivre avec des secrets, pas de perdre mon indépendance. Néanmoins, je n'étais pas encore prête à entrer dans les ordres : l'avantage de vivre si seule, c'était de n'avoir de comptes à rendre à personne. Mes nuits de débauche ne heurtaient aucune sensibilité, et c'était très bien comme ça. L'attachement n'était pas compatible avec mon métier. C'était ma première règle, la plus essentielle à ma survie.

Les seules fréquentations régulières que je m'autorisais en dehors de mon travail de couverture pratiquaient la même activité principale que moi ; pour la plupart, les qualifier d'amis aurait été une promotion tout à fait injustifiée. Il m'arrivait de prendre un verre avec certains à l'occasion, pour discuter affaires, ou de collaborer sur des contrats avec quelques rares privilégiés.

La majorité des tueurs à gages que j'avais connus étaient morts. Ou sur le point de l'être. Dans le meilleur des cas, ils avaient quitté leur pays, un manque profond de discrétion les ayant mis dans le radar de différents services de polices internationales. Il fallait un minimum d'intelligence pour se permettre d'être arrogant dans notre métier.

Roger, Marion et Sébastien étaient, en somme, les seuls assez professionnels et modérés pour que je puisse presque les considérer comme des amis. Ce qui n'empêchait pas le fait que je tuerais chacun d'entre eux s'ils se trouvaient en travers de ma route.

Un filet de sang vint me chatouiller la tempe, me ramenant à ma situation présente. Tout en pestant, je pressai un doigt sur la plaie à mon arcade. Deux jours plus tôt, un idiot avait confondu la pédale de frein et d'accélérateur, et le choc de sa voiture sur la mienne avait propulsé mon visage contre le volant. Les trois points de suture qui avaient été nécessaires pour refermer la blessure sur mon visage avaient fini par céder ce soir.

Je retournai dans la salle de bain et entrepris à nouveau d'éponger mon visage. Une fois lavée, j'essuyai soigneusement la plaie et collai un pansement sur mon arcade. Pour éviter que quelqu'un n'appelle la police en me voyant, je décidai de me remaquiller pour camoufler les dégâts. Le miroir me renvoya un reflet peu flatteur ; mon maquillage avait été largement endommagé au cours de la soirée, le khôl noir qui avait coulé sous mes yeux s'assortissait au pourpre de la magnifique ecchymose qui ornait ma blessure, et mon teint trop clair me donnait l'air d'être une droguée en manque. Le contraste avec mes cheveux bruns rendait le tout assez effrayant. J'espérais vraiment que cette impression était due à la lumière de mauvaise qualité.

Trois coups frappés à la porte me firent sursauter.

L'homme qui me tendit les serviettes dès que j'eus ouvert la porte se mit à me dévisager d'un air crétin. Je faillis lui demander de fermer la bouche, mais me ravisai au dernier moment. Je ne savais pas s'il était plus intéressé par mon front ou la fente de ma robe, qui s'ouvrait jusque mi-cuisse. Dans un cas comme dans l'autre, j'envisageais sérieusement de le frapper.

Il se reprit juste à temps et s'enquit poliment :

— Tout va bien ?

— À merveille, répondis-je avec un sourire éblouissant.

Il n'insista pas, mais son regard méfiant me mit assez mal à l'aise pour me faire regretter, un instant, d'avoir choisi de jouer un rôle pour approcher ma cible, ce soir. C'était souvent ma méthode favorite ; malheureusement, cela impliquait que je devais jouer le rôle jusqu'au bout et que je ne pouvais pas éviter d'entrer en contact avec d'autres personnes. Je me demandais parfois si je ne ferais pas mieux de m'en tenir à la technique qui semblait si bien réussir à Roger : entrer, tirer, sortir. Si elle prévenait ce genre de rencontres importunes, elle était aussi plus risquée. Tout le monde n'était pas capable de se fondre dans le décor et devenir invisible. Être remarquable, c'était courir le risque d'être reconnue.

Personne ne se souviendrait précisément de la prostituée qui était montée avec monsieur M. dans sa chambre et les caméras de surveillance ne montreraient jamais mon visage. Ce soir, je n'étais qu'une femme parmi tant d'autres. J'avais accosté ma cible à une soirée et, comme l'avait promis mon client, M. n'avait pas pu s'empêcher d'essayer de me séduire. Il n'avait pas compris tout de suite que le prix serait plus élevé que ce qu'il avait l'habitude de payer.

Il y a encore quelques années, je me plaignais beaucoup de mon physique. Avec mon mètre soixante-sept et mon joli minois, je n'effrayais pas grand-monde. Au premier abord, les gens ne voyaient qu'une belle jeune femme, peut-être un peu désagréable, mais fragile, comme toutes les femmes. S'arrêter là était une grossière erreur mais curieusement, malgré ma réputation, beaucoup se fiaient toujours à cette première impression. Ces personnes n'étaient plus là pour parler de leur bêtise. Dans le milieu du crime international, j'étais appelée « le Fléau ». Et je méritais mon nom.

Je pris enfin les serviettes des mains du garçon d'étage en soupirant intérieurement. Il résista quelques secondes et je tirai plus fort. Peut-être avait-il l'impression que je n'avais que ça à faire, rester à discuter avec lui, en attendant que les autorités viennent découvrir le cadavre de monsieur M. ? Je n'osai pas imaginer la réaction des inspecteurs Dolanger et Valerio en me trouvant là. Mes collègues prendraient sans aucun doute un plaisir vicieux à me coller en prison. Je n'étais jamais que consultante libérale, mais je passais assez de temps dans ce foutu

poste de police pour m'être fait quelques copains. Ainsi que quelques ennemis.

Il céda enfin et je dus me retenir pour ne pas lui claquer la porte au nez instantanément. Il me souhaita une bonne soirée et m'adressa un dernier sourire. Alors qu'il allait repartir, il ajouta brusquement :

— N'hésitez pas à nous rappeler si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre.

L'emphase qu'il avait mis sur les derniers mots et son sourire un peu trop enthousiaste me laissèrent penser que sa conscience professionnelle était toute relative. En d'autres circonstances, j'aurais peut-être répondu gentiment.

Dans un autre monde, par exemple.

— Non merci. Vous feriez mieux d'aller proposer vos services à la jeune femme de l'accueil, elle a l'air d'en avoir plus besoin que moi.

Cette fois-ci, je ne me retins pas de claquer la porte.

À nouveau seule, je retournai dans la salle de bain, j'inspirai à fond et me mis au travail. Je me lavai les mains une dernière fois, enfilai des gants en latex, puis entassai tant bien que mal les serviettes imbibées de sang dans mon sac à main. J'essuyai soigneusement les rares endroits où j'aurais pu laisser des empreintes avec ma main droite, ou des traces d'ADN, replaçai les serviettes propres dans la salle de bain, excepté celles que j'avais touchées en les prenant des mains du jeune homme. Enfin, avec précaution, je rangeai mes armes à leurs places respectives. Mon sang avait été nettoyé jusqu'à la dernière goutte à l'eau de javel, et j'avais pris le téléphone de ma main gauche, qui ne laissait aucune empreinte.

Cinq ans plus tôt, un sociopathe qui avait décidé que je lui avais volé son contrat s'était mis en tête de me tuer pour se venger. Il aurait sûrement réussi s'il n'avait pas voulu prendre le temps de me torturer avant. J'avais connu des moments plus glorieux et n'en gardais pas un souvenir particulièrement agréable ; les cicatrices qui habillaient mon corps, ainsi que l'intérieur de ma main gauche brûlée à l'acide, me rappelaient chaque jour que certaines erreurs pouvaient être fatales. Mais je me consolais en pensant qu'il allait passer le reste de ses jours dans une obscure prison russe pour le meurtre d'Aëlle Alméras. Mourir était trop facile, il ne méritait pas de fin rapide.